

ALESSANDRO PIPERNO

La faute



Itinéraire d'un imposteur

LIANA LEVI



Alessandro Piperno, né en 1972, vit à Rome, enseigne la littérature française à l'université et dirige les Meridiani, l'équivalent italien de la Pléiade. En 2005, *Avec les pires intentions*, son premier roman, est d'emblée un succès. Sans se départir d'une féroce ironie, c'est avec un ton plus grave qu'il écrit *Persécution*, premier volet d'un diptyque brillantissime, prix du Meilleur livre étranger 2011 en France. *Inséparables*, le second volet, remporte le prix Strega en 2012 en Italie. *Là où l'histoire se termine* paraît en 2017. Avec *La Faute* Piperno, observateur subtil du genre humain, nous confronte aux grandes mutations des années 1970-1980, celles qui ont entrepris de vouloir dépasser les clivages sociaux. Celles aussi où la recherche du «coupable» de nos déboires devient primordiale, refusant la part que le hasard joue dans nos vies.



© Philippe Matisse/Lemage/Éditions Liana Levi

La faute. Fils unique d'un couple mal assorti le jeune narrateur de ce livre navigue entre deux pôles inconciliables. Un père extraverti et enthousiaste, qui rêvait d'une carrière de chanteur rock avant de devenir représentant en machines à laver. Une mère austère et impénétrable, qui s'efforce de maintenir une apparente respectabilité et tente de combler, avec son maigre salaire de professeure, la pénurie financière chronique du ménage. Repliés sur eux-mêmes, ils semblent dépourvus de toute attache. Jusqu'au jour où la famille maternelle, dont personne n'a jamais évoqué l'existence, entre de façon fracassante dans leur vie à l'occasion de la commémoration de la Pâque juive. Mais qui sont ces gens ? À quel univers appartiennent-ils ? Un appendice familial dont le narrateur va devenir une composante définitive le jour où un drame fait de lui un quasi orphelin. Il est alors confié à la famille maternelle. Une nouvelle vie s'ouvre à lui, pilotée par l'oncle Gianni Sacerdoti, célèbre et brillant avocat, incorrigible coureur de femmes, amateur de voyages et de bonnes tables romaines ou new-yorkaises. Nouvel arrivant dans la tribu des Sacerdoti, le modeste garçonnet commencera un parcours initiatique dans lequel il doit tout changer : sa façon de s'habiller, de se comporter... jusqu'à son nom. Pourtant, accepter de faire totalement partie de ce monde-là lui est impossible, l'apprentissage de nouveaux codes sociaux ne suffira pas. Il sera éternellement à la recherche du coupable – sa mère ? son oncle ? son père ? – qui a fait de sa vie une imposture.

Je n'étais guère plus qu'un oisillon la première fois que j'ai été certain que mon père gisait sur son lit raide mort.

La presse italienne en parle

« Piperno n'écrit pas pour raconter la vie mais pour la conjurer. »
Corriere della sera

« Jubilatoire et magistralement écrit. »
Il Fatto quotidiano

« L'auteur a réussi à écrire une œuvre qui traite des éléments fondateurs et ultimes pour chacun d'entre nous. Essayons de les énumérer : l'identité incertaine, changeante ; la nostalgie d'un temps qui ne reviendra plus ; l'angoisse de la mort et de l'irréversibilité du destin. De ce point de vue, les dernières pages sont poignantes. »
L'Espresso

« Piperno est un de nos rares romanciers, capable de construire de vertigineuses architectures, robustes et aériennes, à travers des personnages dépeints avec la précision d'un portraitiste. »
La Repubblica (Robinson)



Parution 5 janvier 2023

Collection « Littérature étrangère »

Traduit de l'italien
par Fanchita Gonzalez Batlle

464 pages. 24 euros
ISBN 979-10-349-0710-6

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse : Amandine Labansat
Librairies, salons : Élodie Pajot

Conversation avec Alessandro Piperno

Pouvez-vous nous parler du héros et narrateur de votre livre?

Le héros est un jeune garçon qui naît dans une famille dysfonctionnelle, avec un père et une mère qui semblent n'avoir aucun passé et qui ont des personnalités incompatibles. Après un événement violent, il se retrouve quasi orphelin, comme dans les romans victoriens, et change complètement de milieu. Il découvre un contexte familial beaucoup plus aisé et plus diversifié, et, en substance, devient un imposteur. Il change de vie, il change d'identité, il change tout, et cela à l'âge de quinze ans. De nombreuses années plus tard, il prend conscience de tout, dans une révélation finale remplie de nostalgie.

Comment s'est passée l'écriture de ce roman?

Travailler sur ce roman a été particulièrement complexe, car pour démêler tous les fils de l'écheveau il m'a fallu plus de temps que d'habitude. J'ai aussi décidé de retourner à l'écriture à la première personne du singulier. J'avais fondamentalement l'intention d'écrire un roman victorien contemporain.

Pourquoi ce titre, *La faute*?

C'est un roman qui s'interroge sur la culpabilité, la faute, pas dans un sens métaphysique ou kafkaïen, mais sous une forme qui me paraît tout à fait contemporaine. Chacun de nous, pour donner un sens à son découragement, à la crise, à tout ce qui rend nos vies si difficiles, cherche à trouver un coupable: les politiques, les journalistes, les noirs, les migrants, les juifs, les autres en somme. Je n'aime pas faire de discours politiques, idéologiques, mais je pense qu'un des problèmes de notre société est la disparition de l'idée de responsabilité individuelle. C'est de la faute des autres, pas de la mienne. C'est un sentiment partagé par les personnages de mon livre, y compris le narrateur.

En France, on vous compare souvent à Paolo Sorrentino.

Il y a des aspects de l'œuvre de Sorrentino auxquels je m'identifie: une certaine idée de la vie, une forme d'esthétisme, un désespoir sobre, et j'ai autant d'admirateurs compréhensifs et de détracteurs haineux que lui.

Où et quand écrivez-vous?

Je me lève très tôt le matin, vers quatre heures et demie, je prends un bain, puis je saute dans le premier métro pour aller à mon bureau. Il se situe à l'extérieur de chez moi car c'est le seul endroit où je peux fumer. À la maison, ma compagne me l'a interdit, et à l'université on m'a quasiment arrêté pour avoir fumé dans mon bureau... J'ai besoin de fumer pour écrire, de fumer la pipe. C'est mon seul vice... J'écris plus ou moins six ou sept heures consécutives, et disons que vers midi, midi et demi, pour moi la journée est quasi finie. Je reviens à la maison, et là, j'ai une vie bourgeoise normale, je fais mon travail pour l'université, les courses, je regarde des merdes à la télé, je lis les journaux, j'écris mes articles pour le *Corriere*... Mais le moment qui a vraiment du sens dans ma vie c'est le matin.

Pour qui écrivez-vous?

On n'écrit pas pour ceux qu'on aime. Pour qui alors? C'est un mystère que personne ne pourra jamais percer.

Vous relisez vos livres?

Non! Je trouve l'idée horripilante. Et puis je verrais toutes les erreurs... Je pense que pour se relire il faut une grande vanité.

Vous n'êtes pas vaniteux?

Si, mais je ne tombe pas dans l'auto-célébration.

Qui êtes-vous?

Quelqu'un qui fait très bien semblant. D'ailleurs, le héros de mon livre fait ça aussi très bien.